

TROISIÈME PARTIE

SA VIE RELIGIEUSE ET SA MORT

tion.—XII.—Elle jouit de la présence de sainte Chantal, longtemps désirée. — Conséquences qui résultèrent pour elle de cette visite.—XIII.—Elle pense sérieusement à se faire religieuse.—Obstacle qui survient à ce projet, mais qui ne l'empêche pas de se mettre à l'œuvre sans retard.—XIV.—Elle communique ses desseins à sainte Chantal.—Elle obtient l'approbation du R. P. de Ligendes.—XV.—Elle se dispose absolument à entrer en Religion.—XVI.—L'excellence de ses vertus au début du noviciat.—XVII.—Elle a la joie de recevoir la Mère de Chantal.—Admirables effets de ses communications avec la Sainte.—XVIII.—A peine est-elle placée sous la direction de la Mère de Chantal qu'elle voit la Sainte mourir inopinément sous ses yeux.—XIX.—Elle s'applique à mettre à exécution les avis de la Mère de Chantal mourante.—On lui conteste la possession du cœur de cette vénérable fondatrice de la Visitation.—XX.—Elle pratique de nouveaux actes de grande piété et de grande vertu pendant le règlement de ses affaires, qui devait la tenir éloignée du noviciat, non pas pour quelques mois, mais pour de nombreuses années.—XXI.—Continuation du même sujet.—XXII.—Sa grandeur d'âme dans trois mémorables circonstances lors du passage de Louis XIII à Moulins.—Quelque temps après, elle apprend la mort du Monarque, qui avait été précédée de celle du cardinal de Richelieu.—XXIII.—Elle n'use que pour le bien, du crédit qu'elle a retrouvé à la Cour.—Elle obtient que le R. P. de Ligendes reste à Moulins ; mais ses frères voudraient la rappeler à Rome.—Elle tombe encore malade et éprouve, deux fois, la sensible protection de saint François de Sales.—XXIV.—Sur de très-graves conseils qui lui sont adressés, elle fait venir de Toulouse à Moulins le corps de M. de Montmorency.—XXV.—Elle est diversement jugée au sujet de cette translation du corps de son mari.—Sa douce et patiente réserve.—Sa prudence, son inaltérable esprit de charité.—Sa foi inébranlable et pure, à propos du jansénisme.—XXVI.—Elle s'occupe du mobilier nécessaire à sa nouvelle église.—XXVII.—Encore ses bonnes œuvres.—XXVIII.—Elle apprend la mort du prince de Condé.—Démêlés qu'elle pacifie à cette occasion.—Le duc de Nemours meurt également.—Elle console sa veuve, et reçoit la visite de la reine Henriette d'Angleterre.—XXIX.—Elle peut enfin poser la première pierre de son église de la Visitation.—Son grand et insigne désintéressement.—XXX.—Elle délivre de tristes obsessions de famille une de ses parentes, et la reçoit à Moulins.—Nouveaux témoignages de sa haute vertu.—XXXI.—Elle est visité par M. Olier, de Saint-Sulpice.—Elle fait preuve d'une rare sagesse vis-à-vis d'un évêque, et d'une grande aptitude à donner des consolations.—Elle témoigne son attachement à la Visitation, en lui rendant service sur un point délicat de discipline.—XXXII.—Elle écrit, dans l'intérêt de la Visitation, à son neveu, le cardinal des Ursins.—Elle voit un évêque.—Circonstances qui la mette en relation, au Monastère, avec ses parentes. Mmes de Ventodour et de Valençay, et avec la duchesse de Longueville, la nièce de son mari.—XXXIII.—Elle voit enfin arriver le mausolée de son mari.—Ses anxiétés et ses peines.—Les félicitations qui lui sont données sur ce remarquable ouvrage.—XXXIV.—Après le départ de Mme de Longueville elle s'occupe activement de la béatification du fondateur de la Visitation.—XXXV.—Son église est achevée.—Dons que lui fait à cet effet, la reine Anne d'Autriche.—Autres dons des princes, ses frères et du cardinal, son neveu.—Le corps de M. de Montmorency est placé dans le tombeau.—Incendie qui menace de détruire la ville de Moulins, et qui cesse inopinément.—On attribue cette espèce de merveille à la Duchesse.—Son église est inaugurée aussitôt après, pour la fête de la Présentation de Notre-Dame.—XXXVI.—Le règlement de ses affaires s'achève.—Les personnes du monde tendent de la détourner de la vie religieuse.—Elle reçoit la visite de la reine Christine de Suède.

I.—Elle se prépare à entrer en Religion.—II.—Elle prend le voile des novices.—III.—Ses actes de piété dans son année de probation.—Elle fait sa profession.—V.—Son église de la Visitation est consacrée par Mgr d'Attichy.—Ses progrès vers la perfection de son état.—Elle reçoit le roi Louis XIV et la reine de France au monastère.—VI.—Quelques considérations sur ses vœux.—Obéissance,—pauvreté,—chasteté.—VII.—Des vertus théologales.—De sa foi.—De son espérance.—De sa charité.—VIII.—Suite du précédent.—Ses mortifications.—Son respect pour les sacrements de pénitence et d'Eucharistie.—Ses dévotions envers les saints.—Encore son humilité.—IX.—On pense à l'instituer supérieure.—Ce projet est d'abord ajourné.—Malgré ses pieuses résistances, elle est ensuite élue à l'unanimité.—X.—Son zèle, son habileté, ses succès dans la direction du monastère.—XI.—Continuation du même sujet.—XII.—Même étude encore.—XIII.—Le Cardinal des Ursins, son neveu, s'arrête à Moulins, en se rendant à Paris.—La Mère de Montmorency commence à préparer le monastère aux fêtes de la Canonisation de saint François de Sales.—XIV.—Elle voit de nouveau le Cardinal des Ursins, qui reçoit, dans l'église de la Visitation, l'abjuration d'un ministre protestant, et procède aux deux vêtures préparées par elle avec tant de soin.—Elle ne pense plus ensuite qu'à célébrer la canonisation de saint François de Sales.—XV.—Elle célèbre la fête de la canonisation, et y contracte la maladie qui doit la conduire à la mort.—XVI.—Progrès de sa maladie.—XVII.—Sa religieuse mort.—XVIII.—Regrets universels à l'occasion de sa mort.—Ses obsèques.

APPENDICE.

I.—Lettre que Mlle la marquise de Portes écrivit à madame la duchesse de St-Simon, sa sœur, après la mort de la vénérable Mère de Montmorency.—II.—Texte des méditations composées par la sœur de Montmorency pendant la retraite qui précéda sa profession religieuse.—III.—Quelques maximes et sentences de madame de Montmorency recueillies de ses conversations.—IV.—Lettres inédites du R. P. Arnoux.

VIE DE JEANNE D'ARC

D'APRÈS LES

CHRONIQUES CONTEMPORAINES

PAR

GUIDO GÖRRÉS

traduit de l'allemand

PAR LÉON BORÉ

Deuxième édition revue et corrigée par le traducteur sur la dernière édition allemande

1 beau vol. in-8 de 416 pages. Prix : 88 cts

On chercherait vainement dans notre histoire nationale un sujet plus intéressant que la *Vie de Jeanne d'Arc*, et l'on sait assez que les autres peuples n'ont rien de semblable à nous opposer. Tout ce qui peut émouvoir le cœur, frapper l'imagination, élever la pensée, inspirer un généreux et fécond enthousiasme, se trouve réuni dans cette existence si courte, mais si remplie par l'héroïsme et la douleur. Rien n'y manque de ce qui remue l'âme dans son fond le plus intime, rien de ce qui la touche par tous les points. L'élément divin et l'élément humain s'y croisent et s'y mêlent à chaque instant d'une manière admirable.

Ce sont d'abord des naïfs tableaux de la vie des champs, de riantes prairies avec un troupeau gardé par cette jeune fille qui sera un jour le salut de la France, et qui, en attendant, n'est qu'une enfant pieuse, modeste et craintive ; c'est

l'intérieur d'une famille de laboureurs honnêtes et laborieux, craignant le Seigneur, aimant leur prochain, et marchant d'un pas simple et ferme dans la voie de la justice, —famille patriarcale, sur laquelle le ciel a versé la double bénédiction de la fécondité et de la paix.

Cependant sur ce calme et doux paysage passe de temps à autre une ombre de tristesse : cette chaumière ou manquant tant de choses, mais où abonde tout ce qui fait le bonheur ici-bas, est troublée par des bruits de guerre qui tantôt se rapprochent et tantôt s'éloignent. Ce n'est pas la crainte de voir leurs troupeaux enlevés, leurs moissons foulées aux pieds des chevaux ou coupées par d'autres mains qui tourmentent sur tout les pauvres paysans de Domrémy ; car, s'ils voulaient être Bourguignons, c'est-à-dire Anglais, comme ceux des villages environnants, leurs moissons et leurs troupeaux seraient respectés ou du moins beaucoup plus ménagés ; mais ils tiennent à la France dont le représentant vaincu se cache à deux cents lieues de là, sous le nom dérisoire de *petit roi de Bourges* ; ils tiennent avec une foi et un amour simple, et d'autant plus fort, à l'existence humaine ; ils tiennent à la patrie, et leurs enfants eux-mêmes se battent avec des frondes et des bâtons contre les enfants du parti opposé. Parmi ceux là se trouve une jeune fille, la plus sage et la plus timide de tout le village, laquelle n'a jamais voulu assister à ces rencontres souvent sanglantes ; mais elle ne peut penser sans frémir à la grande pitié qui est au royaume de France, et elle y pense incessamment. Or, cette jeune fille qui ne sait point chevaucher ni conduire la guerre, est celle dont l'âme visitée par de célestes apparitions, concentre, comme un foyer ardent, toutes les angoisses, tout le courage, tout l'espoir de la France blessée au cœur et près d'expirer ; c'est Jeanne d'Arc !

Après que les premiers obstacles qui ne manquent jamais à toute grande entreprise ont cédé devant l'inébranlable fermeté de sa résolution, elle part : elle fait deux cents lieues à cheval dans une saison rigoureuse, à travers un pays infesté d'ennemis, pour offrir à ce roi qui s'abandonne lui-même le bras d'une jeune fille ; mais non, elle sait bien que c'est le bras de Dieu. Elle a d'abord à vaincre les irrésolutions et la mobilité de Charles VII, et les objections, les difficultés, les subtilités sans nombre des docteurs de l'université de Poitiers, — premier combat qui lui demanda plus de temps et d'efforts que la levée du siège d'Orléans. Grâce au ciel, la voilée entrée dans cette cité fidèle que l'on peut comparer, pour le dévouement, aux plus célèbres villes de l'antiquité et des temps modernes ; la voilà au milieu d'un peuple ivre de la voir, et qui a cru, lui, dès le premier moment, à la mission divine de l'humble bergère, parce que les cœurs simples pénètrent plus vite et plus avant dans les mystères de la bonté infinie ; la voilà entourée de ces vaillants bourgeois qui ne veulent pas, au prix de leur vie, meschour à mains angloises, et de ces dignes chevaliers restés attachés en trop petit nombre à la mauvaise fortune de la France. Comme elle est grande et belle, dès ce premier pas de sa carrière héroïque, la vierge de Domrémy, toujours douce, toujours modeste, mais maintenant armée de la lance et de l'épée, et marchant au combat avec la double force de son patriotisme et de sa confiance en Dieu ; ne pouvant voir couler le sang de France sans que ses cheveux se dressent sur sa tête, et délivrant en sept jours une ville assiégée depuis sept mois !

Vient ensuite la prise de Jargeau, où elle montre tant d'habileté à diriger l'artillerie ; la bataille de Patay, où elle est si intrépide dans le combat, si magnanime après la victoire ; la reddition de Troyes, où ses paroles prophétiques, qui doivent se réaliser dès le lendemain, relèvent le courage abattu des capitaines ; l'entrée dans Reims, la ville du sacre, où après avoir fait couronner son roi, c'est-à-dire après avoir rempli tout le dessein auquel elle est appelée, elle demande à retourner dans son village. Mais ceux qui avaient eu tant de peine à se confier à la certitude de ses promesses, lorsqu'elle leur annonçait le succès au nom du ciel, ne veulent pas la laisser partir,

maintenant qu'elle ne promet plus rien, et qu'au lieu de conduire l'armée avec une irrésistible assurance, elle la suit avec un courage résigné. On tente sur Paris une attaque infructueuse dans laquelle Jeanne est blessée, non sans avoir montré dans toute l'action, aux yeux de l'armée entière, le plus d'intrépidité et de persévérance. Elle demande une seconde fois à retourner dans son pays natal, auprès de son père et de sa mère, de ses frères et de sa sœur, qui auront tant de joie à la revoir : sa prière est de nouveau repoussée ; il faut que sa destinée s'accomplisse. Elle reçoit comme un dernier rellet de l'assistance divine au siège de Saint-Pierre-le-Moutiers ; puis, ayant fait plusieurs vaines tentatives sur d'autres villes, elle va se jeter dans Compiègne, cerné par les forces réunies de Suffolk et du duc de Bourgogne. C'est là, dans la déplorable journée du 23 mai 1430, qu'elle est faite prisonnière par un archer de Jean de Luxembourg. Traînée, pendant plusieurs mois, de prison en prison, elle est à la fois vendue et livrée aux Anglais, et enfermée dans la tour du château de Rouen. Alors commence ce monstrueux procès dans lequel sont violées les règles éternelles de la justice et les formes particulières du droit, jusqu'à ce que Jeanne monte sur le bûcher d'où elle s'élève au ciel, le front ceint de la triple couronne du martyre, de la victoire et de la virginité.

Nous le répétons, les annales des autres peuples n'offrent rien de comparable à cette histoire dont nous venons à peine d'indiquer quelques traits. Depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est une série non interrompue d'actes qui nous saisissent par leur naïve simplicité ou par leur élévation sublime, et le plus souvent par ces deux caractères réunis. Dans la patrie du jeune auteur dont nous avons traduit l'ouvrage, un prince, ami éclairé des arts, a fait peindre à fresque dans son palais les principales scènes de l'Illiade germanique, du poème des Nibelungen. Combien il serait à désirer que l'épopée de Jeanne d'Arc obtint chez nous le même honneur, et qu'un peintre se rencontrât, qui fût capable de reproduire ces tableaux faits d'avance par l'histoire : il n'aurait, pour ainsi dire, qu'à les transporter tout vivants des pages de nos chroniques sur des murs dignes de les conserver. Mais ce qui manquera sans doute longtemps encore à nos musées nationaux, l'imagination et le cœur de chacun de nous peuvent le réaliser d'une certaine manière, en nous représentant avec ces vives couleurs de l'âme que rien ne ternit les scènes si touchantes et si variées de la vie de la Pucelle.

Parmi les traits dignes d'elle sous lesquels elle s'offre désormais naturellement à notre souvenir, il serait injuste de ne pas mentionner cette statue sortie de la main d'une fille de roi et placée maintenant au lieu même qui vit naître Jeanne d'Arc : pure et noble image, où l'héroïne d'Orléans, revêtue à la fois de sa pudeur, de son armure et de l'inspiration divine, nous apparaît comme l'expression la mieux sentie de l'idéal allié à la réalité historique.

Quant au livre offert ici au public français, le traducteur peut se dispenser d'en faire l'éloge. L'esprit dans lequel il a été conçu et le mérite qui le distingue, ressortent assez d'eux-mêmes sans qu'il soit besoin de les signaler. Cependant, il ne sera peut-être pas inutile d'avertir les lecteurs peu familiarisés avec les sources de notre histoire, que l'ouvrage entier, écrit d'après les chroniques contemporaines, prétend et a droit de prétendre à une rigoureuse exactitude. Du reste, M. Guido Görres a pris soin lui-même de dire que, bien qu'il ait toujours consulté selon son pouvoir les documents originaux, il ne méconnaît nullement les services dont il est redevable à plusieurs auteurs français, et surtout à MM. de l'Averdy, Buchon et Lebrun de Charmettes. Cela n'enlève rien au caractère particulier de l'œuvre, à cette simplicité de dessin et cette naïveté de coloris tout à fait en harmonie avec le sujet. Mais nous aimons mieux laisser, comme dans la publication allemande, le père du jeune écrivain, l'illustre Joseph Görres, tout chargé d'années et de gloire, présenter lui-même son fils avec l'autorité et le charme de sa parole toujours si puissante et si vive, en un mot si inspirée.

LÉON BORÉ.